Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 14 (2020)

Récits et rapports des officiers de marine français au moment de l'indépendance du Pérou

Pascal RIVIALE

www.hisal.org | décembre 2020

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine, 2020, vol. 14, article n°2, 25 p.

Récits et rapports des officiers de marine français au moment de l'indépendance du Pérou[1]

Pascal Riviale*

Introduction

Les guerres d'émancipation en Amérique latine suscitèrent la mise en œuvre de tout un jeu géopolitique dans lequel les grandes plus puissances économiques et militaires du monde d'alors ont tenu un rôle de premier plan. Tandis que les nations anglo-saxonnes avaient clairement choisi le camp de l'indépendance, la monarchie française fraîchement restaurée ne voulait pas reconnaître la chute de l'ancien ordre colonial. Cependant, tant les observateurs présents sur place que les "lobbies" commerciaux français insistaient sur le fait que leurs concurrents anglo-saxons étaient déjà très bien implantés sur ces nouveaux marchés américains, et qu'il était crucial pour la France de montrer sa présence dans ces régions et de prendre contact avec les représentants de ces nations en devenir. Depuis sa station navale au Brésil, créée vers 1819, l'administration française envoya d'abord des navires de guerre aux abords de la côte Pacifique de l'Amérique du Sud afin de patrouiller et d'intervenir si nécessaire. Peu de temps après, cette présence devint permanente, constituant la station navale des mers du Sud (également dénommée station des côtes de l'Amérique du Sud, avant de prendre quelques années plus tard le nom de station navale du Pacifique). Les rapports envoyés par les commandants de ces navires sur l'évolution de la situation au Pérou pendant ces années rendent compte des hésitations politiques de la France sur l'indépendance et des

[1] Cet article est une version développée d'un texte initialement publié en espagnol sous le titre « Los informes de los oficiales de la marina francesa sobre el Perú en el momento de la Independencia » dans Scarlett O'Phelan Godoy y Georges Lomné (comp.), *Viajeros e independencia: la mirada del otro*. Lima, Fondo editorial del Congreso del Perú, 2017, pp.375-408.

*Archives nationales, centre EREA du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative et Institut français d'études andines.

difficultés auxquelles elle fut confrontée De plus, ces documents illustrent la découverte (ou plutôt la redécouverte, après les voyages de Frézier, Feuillée et La Condamine au XVIII[e] siècle) par des marins français d'un monde inconnu, tout à la fois proche et exotique, fascinant et en même temps parfois choquant.

La création de la station navale du Pacifique

Les premiers contacts entre la France et le Pérou par l'intermédiaire des marins commencèrent en réalité quelques années avant le début effectif de la guerre d'indépendance. Depuis la fin des guerres napoléoniennes, les négociants français souhaitaient étendre le rayon de leurs activités commerciales et entreprirent d'envoyer leurs navires à travers les différents océans du globe. Malgré le monopole de la métropole espagnole encore théoriquement en vigueur sur ses terres américaines, on savait que les navires de commerce anglais et américains fréquentaient déjà les côtes chiliennes ou péruviennes. Jaloux de cet avantage, les marchands français firent campagne pour des initiatives visant à se rapprocher des colonies espagnoles d'Amérique du Sud. Ainsi, en 1816, les Balguerie (une famille d'armateurs du port de Bordeaux) formèrent le projet d'envoyer un navire, *Le Bordelais*, pour un voyage de deux ans dans l'océan Pacifique. L'un des objectifs de cette expédition était de prendre contact avec les colonies côtières de l'Amérique du Sud et d'en évaluer le potentiel commercial avec la France. Malgré la nature strictement privée et commerciale de cette expédition, le ministre français de la Marine exprima son intérêt pour les objectifs annoncés par cette société. En réponse à une lettre de M. Balguerie, le vice-amiral de Rosily (directeur général du dépôt de la marine) écrivait à M. de Roquefeuille : « *Monsieur, la campagne que vous allez entreprendre doit attirer l'attention de tous ceux qui s'intéressent à la prospérité de notre commerce et à l'extension de notre navigation* »[2] et l'informait que le ministre l'avait autorisé à mettre à la disposition du commandant du navire diverses cartes utilisées par la marine royale. Parmi celles-ci, on mentionnait trois feuilles formant une « carte de la côte du Chili et du Pérou », produite par les Espagnols. M. de Rosily concluait : « *Il y a des raisons de penser que ces cartes ont été établies avec soin, mais je vous recommande de vous assurer de leur exactitude et de vérifier la position des principaux points lorsque votre navigation vous en donnera l'occasion* »[3]. Cet aspect du voyage était très important pour l'administration de

[2] Archives nationales, Paris, 3JJ/317 : « Copie de la lettre écrite le 16 décembre 1816 par M. le V.A. de Rosily, directeur général du Dépôt de la Marine à M. de Roquefeuille, lieutenant de vaisseau, commandant le navire *Le Bordelais* ».

[3] *Ibid*. Sur la collecte d'informations et de cartes établies par les nations étrangères, voir notamment Chapuis 1999.

la marine et fut repris par la suite par les navires de la station navale, comme nous le verrons plus loin.

Le Bordelais entrait dans le port du Callao le 27 février 1817. Le navire fut accueilli très chaleureusement et reçut l'autorisation de vendre ses marchandises. A son retour, Roquefeuille déclara que le Pérou avait un potentiel commercial intéressant, qui pourrait en outre être stimulé s'il était libéré du fardeau de l'administration espagnole[4]. A partir de ce moment, un débat s'ouvrit en France entre les milieux d'affaires et d'investissement, favorables au soutien des mouvements d'indépendance en Amérique du Sud, d'une part, et d'autre part les partis conservateurs fidèles à la Couronne espagnole. L'attitude de la marine française reflète cette phase d'hésitation, entre recommandations de prudence diplomatique et tentatives de rapprochement. Le baron Portal, nouveau ministre de la Marine (depuis décembre 1818), appartenait au milieu des armateurs bordelais et favorisa donc une dynamique de fort développement de la Marine ainsi que l'armement de nombreux navires à travers le monde. Par ailleurs, l'évolution des mouvements d'émancipation dans les Amériques suscitait à la fois un fort souci de protection des intérêts français émergents dans cette partie du monde ainsi que la volonté de ne pas perdre la compétition engagée avec les autres puissances commerciales et politiques (en particulier l'Angleterre ou les États-Unis). Vers 1818-1819, la présence des navires de la marine française devint permanente au large des côtes atlantiques de l'Amérique du Sud, entraînant la création officielle des stations navales du Brésil et de La Plata. En 1820, le baron Portal confia au comte Jurien de la Gravière une mission spéciale sur les côtes pacifiques : montrer le drapeau français, protéger les intérêts commerciaux et observer la situation géopolitique, tout en respectant une totale neutralité. À son retour en France en 1821, Jurien déclara que la cause espagnole était déjà perdue et qu'il était important d'y envoyer des agents officiels ainsi qu'une station navale permanente comme dans l'Atlantique. La même année, le ministre envoyait une autre mission d'observation, avec le baron de Mackau, commandant de la frégate *La Clorinde*.

> « Votre mission dans ces parages n'a d'autre objet […] que de monter le pavillon du Roi, de donner une protection efficace aux navires français qui se trouveraient dans ces mers, d'observer ce qui pourrait nuire à notre commerce ou le favoriser, s'il se dirigeait vers ces contrées ; de réclamer dans l'occasion la justice et l'appui de autorités locales en faveur des navigateurs et des négociants français, et de demander pour eux les égards dus aux sujets d'une puissance qui a gardé, et qui garde, la neutralité la plus scrupuleuse dans la querelle qui s'est engagée entre la métropole de l'Espagne et les habitants de ses possessions d'Amérique

[4] Une copie du rapport préliminaire rédigé par le commandant du navire fut également envoyée au ministère de la Marine par l'entremise de l'administration du port de Bordeaux, toutefois le passage au Callao n'y était mentionné que très allusivement (Service historique de la Défense, Vincennes, BB/4/409, 25 novembre 1819). Pour une analyse de ce voyage et de ses conséquence voir Jezequel 1974. L'un des tous premiers historiens à avoir écrit sur cette période en s'appuyant sur les archives de la marine est Jean-Paul Faivre (1953).

> méridionale […]. Je me repose à cet égard sur votre prudence ; vous aurez d'ailleurs peu à craindre que notre présence dans ces mers donne lieu à de fausses interprétations, puisque vous n'avez à exprimer, au nom du gouvernement, que des intentions loyales, pacifiques et qui ne se rapportent qu'à se qui peut intéresser la sûreté et les entreprises des sujets du Roi »[5]

Malgré les mêmes recommandations de neutralité, Mackau se déclara plus ouvertement en faveur de l'indépendance. En mai 1822, il accostait à Valdivia où il rencontra le colonel Beauchef, un ancien officier de l'armée impériale - comme lui - et sympathisa avec lui. Quelques semaines plus tard, il entrait dans le port de Valparaiso où il constata la présence de nombreux navires de commerce, pour la plupart anglais et américains. Les quelques capitaines de navires français présents se présentèrent à lui afin de se plaindre des droits de douane excessifs pratiqués par les autorités chiliennes et solliciter alors son soutien. Pour mettre fin à une fausse rumeur de traité secret avec les Espagnols, Mackau adressa une lettre au ministre chilien des Affaires étrangères pour l'assurer des bonnes intentions du gouvernement français ; cette lettre, aussitôt publiée par la presse, exerça un effet très favorable sur l'opinion publique locale. Début juillet, Mackau se trouvait au Callao où il dut intervenir en faveur du navire de commerce français *Le Télégraphe*, qui avait été saisi par les forces indépendantistes péruviennes pour violation du blocus. Pour cette intercession, il demanda le soutien de son compatriote le colonel Beauchef (Jézequel 1974). Fin 1822, à l'occasion d'une nouvelle escale à Valparaiso, il recevait la nouvelle de la création d'une station navale française pour le Pacifique, confortant ainsi une présence permanente de navires de guerre français le long des côtes sud-américaines de l'océan Pacifique qui perdurerait jusqu'à la Première guerre mondiale. Sans prendre parti ouvertement pour l'indépendance, Mackau, comme bien d'autres officiers français de passage à Lima ou dans les ports "intermédiaires" (les *intermedios*), noua des relations de sympathie avec les nouvelles élites et autorités[6] et ne put que constater que la cause de la Couronne d'Espagne était déjà perdue.

Malgré cette évolution - modérée, il est vrai - de la politique française vers l'indépendance, les premiers commandants de cette nouvelle station navale durent respecter une totale neutralité, ce qui finalement pénalisa le développement des objectifs économiques français dans ces pays pendant les premières années de cette nouvelle période républicaine. Comme le rappelait le commandant de la station navale, le contre-amiral baron de Lamazant, en décembre 1826 :

[5] Arch. nat., AP/156(I)/19 : instructions du ministre de la Marine au baron de Mackau (Paris, 8 mai 1821).

[6] Arch. nat., AP/156(I)/40. Ce carton du fonds Mackau contient une copie du rapport remis au ministre de la Marine par le commandant de *La Clorinde*, ainsi que des lettres de cet officier à sa famille. Celui-ci demeura un mois au Callao et à Lima (du 10 août au 10 septembre 1822).

> « La France a fait une démarche importante dans l'intérêt de ses relations avec ces pays, en envoyant des inspecteurs généraux du commerce et en admettant dans ses ports les nouveaux pavillons américains. Mais la France entretient avec l'Espagne des liaisons qui l'empêchent d'aller plus loin, et il n'est pas possible d'assigner précisément l'époque à laquelle il lui sera permis de considérer ces mêmes gouvernements comme des puissances indépendantes. »[7]

Ainsi, lorsque Rattier de Savignan (l'un des envoyés officieux des Affaires étrangères) écrivit en août 1824 au contre-amiral Rosamel pour lui demander la faveur de s'embarquer à bord d'un des navires de la station navale pour se rendre à Lima, celui-ci lui répondit que cela était impossible pour le moment car ce serait une infraction à la neutralité de la France[8]. En effet, en parallèle des entreprises de renseignements menées par le ministre français de la Marine, le ministère des Affaires étrangères avait envoyé dans ces mêmes régions ses propres agents (en l'occurrence, MM. Landos et Rattier de Sauvignan), afin d'évaluer la situation politique et diplomatique et d'y établir des contacts, mais sans titre officiel, ce qui dans un premier temps nuisit sérieusement à l'établissement de relations claires entre la France et ces nouvelles nations. Après cette première mission d'observation, le ministre des Affaires étrangères décida en 1826 d'envoyer des émissaires diplomatiques, mais toujours sans titre officiel, ce qui bien sûr compliqua singulièrement leur tâche. Après un bras de fer diplomatique entre la France et le Pérou, Amédée Chaumette des Fossés, envoyé initialement sur place avec le titre "d'inspecteur général du commerce", fut finalement reconnu par les autorités péruviennes en juillet 1827, avant d'être nommé consul général de France au Pérou en octobre de cette même année[9].

Dans l'attente d'une régularisation des relations officielles entre la France et le Pérou, les officiers de marine français jouèrent, on l'a vu, un rôle de premier plan en observant et parfois en effectuant des missions diplomatiques. Ils assurèrent dans les faits cette fonction, tout en conservant leur rôle de protection (et parfois d'intervention, comme nous le verrons plus loin) et d'observation, non seulement des événements politiques ou militaires, mais aussi de la société péruvienne dans ses aspects les plus divers. Pour compléter les observations faites lors des escales, il sembla en outre nécessaire à l'administration de la Marine d'y envoyer des agents qui pourraient rester plus longtemps dans ces pays, s'y immerger, se documenter, établir des contacts plus étroits, etc. En décembre 1823, le ministre de la Marine annonça donc au contre-amiral

[7] Service historique de la Défense, Vincennes (SHD), BB/4/470bis : instructions du baron de Lamazant (Paris, 6 décembre 1826).

[8] SHD, BB/4/459 : lettre de Rosamel a Rattier de Sauvignan (à bord de *La Marie-Thérèse*, 17 octobre 1824).

[9] Sur les péripéties ayant précédé la nomination officielle de Chaumette des Fossés voir Novak Talavera 2005 : 34-44 ; sur ses activités au Pérou – qui n'étaient pas toujours en adéquation avec ses fonctions consulaires -, voir Riviale 2016 : 36-45.

de Rosamel, alors commandant de la station navale du Pacifique, l'envoi en mission spéciale au Chili et au Pérou de deux officiers, M. Regnault de la Susse et M. de Moges. Comme le spécifiait le premier, leur mission avait un objectif secret : « *le prétexte de ce voyage paraissait être complimenter , au nom de l'amiral, les membres de ce gouvernement, mais son but réel était de juger du terrain et des moyens d'exécuter dignement les intentions de votre Excellence* »[10]. Tous deux reçurent un questionnaire visant à les guider dans leurs recherches : ils devaient ainsi recueillir des données sur la population, les villes, les ports, les routes, les forces armées, les cultures et les industries, le commerce, les produits français pouvant intéresser la population, et enfin un état des colonies françaises dans ces pays[11]. Ils s'embarquèrent sur la *Marie-Thérèse* et voyagèrent dans différentes régions d'Amérique du Sud jusqu'à la fin de l'année 1825, à la suite de quoi les deux officiers de marine présentèrent au ministre un rapport sur la situation : La Susse rédigea un rapport général sur la situation au Chili et le Pérou tandis, tandis qu'Alphonse de Moges remettait un rapport plus spécifique au Pérou. Les nombreuses informations relatives au Pérou durant cette phase critique remontaient donc par conséquent par différents canaux : les missions spéciales et officieuses et les rapports des officiers croisant en permanence le long des côtes sud-américaines.

Observation du conflit, analyse du contexte géopolitique et évaluation des perspectives économiques

Dans ce contexte de conflit armé, les risques pris par les commerçants français n'étaient pas négligeables. C'est pourquoi l'une des principales missions des navires de guerre français était la protection des intérêts nationaux[12]. Fin 1823, le ministre de la Marine envoya en Amérique du Sud deux navires, *La Diligente* et *Le Lancier*, rejoindre la station navale du Pacifique. Au terme d'une intervention militaire en Espagne contre les libéraux, le ministre écrivait dans sa lettre de mission au capitaine Billard, commandant de *La Diligente* :

[10] SHD, BB/4/470 : « Rapport sur une mission au Chili et au Pérou, par le capitaine de la Susse » (sans date).

[11] SHD, BB/4/447 : « Instructions pour MM. Regnault, de la Susse et de Moges » (Paris, 29 décembre 1823).

[12] Le fonds Mackau aux Archives nationales contient un gros dossier (AP/156(I)/19) relatif aux valeurs prises en charge par le baron Mackau, qui lui avaient été confiées en 1822 par des négociants (français ou péruviens) établis sur place, ainsi que par des commandants de navires marchands (bordelais notamment). Parmi ces derniers on remarque le nom de Télémaque Guilhem, dont le navire *La Vigie* fut justement victime, deux ans plus tard, d'un corsaire mandaté par le vice-roi La Serna.

> « Quoique la guerre menée par la France contre les révolutionnaires d'Espagne doive être considérée comme entièrement terminée sur terre, il est à craindre que les corsaires espagnols, ou des forbans couverts par ce pavillon ne continuent leurs déprédations pendant quelque temps encore. En faisant connaître cet état de chose aux capitaines des navires français qui pourront se trouver sur sa route et avec lesquels il lui sera possible de communiquer, le commandant de *La Diligente* devra leur recommander de se tenir sur leur garde. »[13]

Le ministre pensait d'abord aux dangers dans l'océan Atlantique. Cependant, c'est dans le Pacifique que les plus grandes tensions se présentèrent. Le 12 janvier 1824, le navire de commerce *La Vigie*, en provenance de Bordeaux, fut capturé par le corsaire espagnol *General Quintanilla* au large de Chancay et armé à son tour pour la guerre par les corsaires[14]. Informé des faits dès son arrivée à Valparaiso le 10 avril, le commandant de *La Diligente* poursuivit sa route vers le nord. Devant le port de Quilca, il trouva un autre navire de commerce bordelais, *L'Ernestine* (capitaine Dolley), qui demanda sa protection. Le *General Quintanilla* était en effet ancré en embuscade dans la crique en compagnie d'un navire de commerce qu'il venait de capturer. Dans la nuit du 4 mai, le corsaire s'échappa et, passant devant *La Diligente*, lâcha une bordée de boulets de canon et de mitraille, ce qui n'empêcha pas la corvette française de prendre en chasse le *Quintanilla* et de le capturer. Parmi les divers effets saisis à bord, le capitaine Billard trouva une lettre officielle du vice-roi José de La Serna autorisant un certain Matteo Maineri, "natif de Gênes", à armer la goélette *General Quintanilla* en guerre. Cette affaire donna lieu à un important échange de lettres entre les différents services de l'administration navale française afin de discuter des aspects juridiques et diplomatiques des événements[15]. En outre, ces événements eurent d'autres conséquences, comme le relate M. Dolley, capitaine du navire de commerce *L'Ernestine* :

> « Votre Excellence doit déjà connaître les détails des événements et n'ignore peut-être pas que le vice-roi La Serna, par un acte qu'il qualifia de représailles, mit l'embargo sur mon navire, sa cargaison sous séquestre, et je fus moi-même prisonnier sur parole dans la ville d'Arequipa. Je protestai contre cette violation du droit des gens et j'obtins le 5 juin l'autorisation de vendre ma cargaison sous caution. Après plusieurs réclamations infructueuses, le vice-roi m'accorda enfin le 10 octobre la levée de l'embargo sur *L'Ernestine* et ma liberté individuelle ; mais la valeur de la cargaison demeura sous caution, et ce n'est qu'après la bataille d'Ayacucho que je pus disposer des valeurs confiées à ma gestion. Le 2 janvier 1825, j'expédiai *L'Ernestine* en France sous le commandement de mon second,

[13] SHD, BB/4/448 : instructions pour *La Diligente* (13 novembre 1823).

[14] Mais ce navire transformé en corsaire fut peu de temps après capturé par le brick péruvien *Congreso*.

[15] La lettre de marque avait été signée par le Vice-roi de La Serna le 4 de juillet 1823. Le dossier relatif à cette capture se trouve au SHD sous la cote BB4/423. Cet épisode a aussi été relaté par Gabriel Lafond de Lurcy dans *Voyages autour du monde et naufrages célèbres. Voyages dans les Amériques*. Paris, vol.1, 1842, pp.393 et suivantes.

> pour y transporter M. le vice-roi La Serna et plusieurs autres généraux et officiers espagnols. Je trouvai auprès du nouveau gouvernement d'Aréquipa toute la justice et la protection qui m'étaient nécessaires pour recouvrer des valeurs considérables disséminées dans divers points de la province et qui se trouvaient très exposées par suite de la révolution qui venait de s'opérer. Cependant, la populace ne se porta point aux excès que l'on avait lieu de craindre ; les personnes attachées à la cause du roi ne reçurent pas la plus légère insulte, et bientôt on vit régner le meilleur ordre. »[16]

Dans les mois qui suivirent la bataille d'Ayacucho, la situation semblait pleine d'incertitudes : si les partisans de l'indépendance avaient gagné sur le champ de bataille, la diplomatie devait entrer en jeu pour surmonter les différents. La tension était très forte et la méfiance alimentée par des rumeurs et des manœuvres politiques. Dans son rapport du 25 janvier 1825, le capitaine Rossi, commandant du *Lancier*, rappelait que le contre-amiral Rosamel l'avait envoyé en mission de protection sur la côte sud : « Dans les circonstances actuelles où se trouve le Pérou, nos navires de commerce peuvent avoir besoin d'une protection spéciale »[17]. Quittant Valparaiso le 11 janvier, il arriva à Quilca le 22. Il y assista au départ de personnalités prestigieuses :

> « J'ai trouvé dans la rade de Quilca le navire de commerce du Havre *Le Ternaux*, qui s'apprêtait à prendre la mer, le navire ayant été affrété par les Espagnols pour les emmener à Bordeaux. Parmi les passagers se trouvait le lieutenant général de Canterac, né en France, fils d'un émigré français qui s'était réfugié en Espagne pendant la Révolution[18]. Le général de Canterac a longtemps commandé l'armée espagnole au Pérou, jouit d'une très bonne réputation militaire [...]. Je lui ai offert mes services, et il m'a fait l'honneur de passer une partie de l'après-midi à bord de mon navire, ainsi que plusieurs généraux et officiers. »[19]

Deux mois plus tard, le capitaine Alphonse de Moges, l'envoyé spécial au Pérou du ministre de la Marine, signalait que la méfiance envers la France s'était encore accrue, en raison des manœuvres de certains médias anglais :

> « Votre Excellence a connu, par le rapport que j'ai remis à M. l'amiral Rosamel, les circonstances qui m'avaient obligé à quitter Lima dans le courant de février et à venir attendre la frégate *La Marie-Thérèse* à Quilca, l'un des ports *intermedios*. Une sorte de persécution s'était tout d'un coup manifestée contre le nom français à l'occasion d'articles virulents, de gazettes hostiles écrites à Buenos Aires, au Chili et en Colombie dans les intentions les plus malveillantes [...]. Tous les périodistes du pays répétaient d'après le *Morning Chronical*, de prétendues instructions

[16] Arch. nat., 3JJ/322: rapport du capitaine Dolley au ministre de la Marine (1826).

[17] SHD, BB4/470: rapport du capitaine Rossi au ministre de la Marine (devant Quilca, 25 janvier 1825).

[18] Sur Canterac voir Tauzin-Castellanos 2019.

[19] *Ibid*.

> adressées à des personnes nommées MM. Galabert et Chassériau[20] dans l'objet secret d'agiter la guerre civile parmi les Américains ; instructions cependant évidement fausses, car on trouverait aussi difficilement en France aujourd'hui qui voulût les donner ou qui voulût les recevoir. Enfin, pour compléter l'irascibilité des gens [...] on annonçait officiellement la présence immédiate sur les côtes de Colombie d'une force navale imposante aux ordres de l'amiral Jurien [de la Gravière] [...]. Telle était l'état des choses lorsque l'amiral [de Rosamel] commandant de la station navale de Sa Majesté, vint mouiller le 16 mars en rade de Chorillos (baie voisine du Callao de Lima).
>
> Cette irritation, préparée de longue main sous la maligne influence étrangère qu'on appelle mystificateurs, s'il n'était pas plus exact de dire envieux, s'apaisa, il était simple de le penser dès les premiers rapports de l'amiral avec le général directeur Bolivar, et la confiance a été ostensiblement rétablie [...]. La France, dans l'opinion de la masse américaine, est présumée conduire le cabinet de Madrid. Cette erreur, que les étrangers plus répandus ici que les Français n'ont aucun intérêt à détruire, tend donc à placer ici la France dans une situation incertaine, dans une position douteuse et fausse à laquelle ne peut se rattacher aucune idée de grandeur [...]. Cette bataille d'Ayacucho qui a terminé brusquement la lutte américaine, sera parfaitement connue en Europe longtemps avant que cette lettre y parvienne. Cependant quelques détails appris du général espagnol Monet et d'officiers de l'armée opposée, pourront aider à mieux apprécier cet événement. »[21]

Alphonse de Moges concluait son résumé de la bataille en affirmant que même si l'armée espagnole l'avait emporté, sa force aurait peut-être pu retarder la conclusion de cette guerre mais pas remettre en cause l'indépendance américaine, « *maintenant ainsi une partie de l'Europe dans une douloureuse incertitude, dans une attente néfaste* ». Avec ce dernier commentaire, on comprend bien que pour tous les observateurs la cause était entendue : le temps de l'Espagne était passé et il était maintenant temps pour d'autres puissances de tirer profit de ces nouveaux marchés et de leurs sources de riches ressources naturelles. Moges souligna que la forteresse du Callao était peut-être aujourd'hui le seul point de résistance, sous le commandement du gouverneur Rodil, et suggérait que le contre-amiral de Rosamel jouât le rôle d'intermédiaire entre les adversaires, « *médiation proposée en vain par la station navale anglaise, qui n'a pas pu se faire entendre du Callao jusqu'à aujourd'hui, ce qui ne nous surprend pas*. »[22]

[20] Un certain Chassériau avait effectivement été chargé par le gouvernement français d'une mission en Colombie, comme l'atteste un document conservé aux Archives nationales : « Rapport sur la Colombie. Mission de M. Chassériau, 1821 » (AE/BIII/456), toutefois rien n'indique que les objectifs de cette mission n'aient été ceux suggéré par le journal anglais cité par le capitaine de Moges.

[21] SHD, BB4/470: lettre de Moges au ministre de la Marine (Chorillos, 27 mars 1825).

[22] *Ibid*.

Quelques semaines après Moges, c'est le capitaine La Susse, mandaté par le ministre de la Marine du Chili, qui expédiait un rapport dans lequel il se montrait peu optimiste sur les relations entre la France et les nouvelles nations indépendantes :

> « Je ne dois point laisser ignorer à Votre Excellence que depuis un an, notre position a visiblement changé en Amérique ; les succès définitifs des armées indépendantes, les marches différentes que suivent la France et l'Angleterre par rapport à ces nouveaux États l'expliquent suffisamment. Déjà les Américains s'aperçoivent et disent qu'ils peuvent se passer de la France ; et comptant sur l'appui de l'Angleterre et des États-Unis ils ne la redoutent même point. »[23]

Toutes ces informations étaient précieuses pour le gouvernement français qui pouvait adapter sa politique étrangère en ayant une idée plus claire de la situation. C'est pourquoi le ministre de la Marine prolongea la mission des deux officiers au Chili et au Pérou :

> « J'ai lu tous ces rapports avec le plus vif intérêt, et j'ai mis sous les yeux du roi ceux des détails qu'ils contiennent qui m'ont paru dignes de l'attention de Sa Majesté. Je vous recommande de profiter de toutes les occasions sûres qui se présenteront pour continuer à me faire parvenir toutes les informations que vous aurez recueillies sur l'état des choses dans les contrées où vous résidez, sur les hommes influents, sur leur disposition à l'égard de la France et des nations étrangères. »[24]

On peut penser qu'avec l'avènement effectif de l'indépendance, la situation géopolitique revint à un niveau moins tendu (malgré la position équivoque de la France concernant les nouvelles républiques que son gouvernement hésitait encore à reconnaître). Dans ce nouveau contexte, les officiers français purent procéder à des observations d'un autre type. Rappelons que le capitaine Alphonse de Moges avait été envoyé au Pérou pour une mission d'information, avec pour instruction de recueillir des données sur les aspects les plus divers. L'objectif était d'évaluer dans ce nouveau contexte les perspectives économiques du pays et les possibilités d'établissement des entrepreneurs français. À la fin de 1825, Moges envoya un rapport détaillé sur plusieurs républiques sud-américaines, parmi lesquelles, bien sûr, le Pérou. La partie du document consacrée à ce pays était très détaillée. Il y évoquait brièvement l'histoire et la situation du Pérou à la fin du XVIII^{e} siècle, puis décrivait la situation actuelle : « *Actuellement, le pays est pauvre. Le tribut des Indiens a été aboli depuis l'invasion de San Martin, mais le trésor public dispose d'abondantes ressources avec la reprise de l'exploitation des*

[23] SHD, BB4/470: lettre de la Susse au ministre de la Marine (Santiago, 1er mai 1825).

[24] SHD, BB4/470: note du ministre de la Marine à M. de la Susse et M. de Moges, capitaines de frégate (Paris, 14 mai 1825). Le mot souligné l'est dans le texte original.

mines, à laquelle les étrangers participent activement »[25]. La position de la population (qu'il évaluait à 1.300.000 personnes) concernant l'indépendance semblait incertaine. Le clergé, autrefois très puissant et influent, observait une certaine neutralité ; le danger pouvait plutôt venir d'une autre partie de la société :

> « En somme, il n'y a point apparemment de résistance à éprouver de ce côté. S'il devait s'en rencontrer, ce serait plutôt de la *Sierra*, des Indiens, qu'il faudrait l'attendre. Jusqu'à présent, le général Bolivar parle, sans même forcer sa voix, et l'on obéit en courant [...]. Les Indiens des provinces du sud ont paru indifférents à cette lutte, bien qu'ils aient été appelés à fournir un grand nombre de recrues à l'armée du Vice-roi. Les Indiens du nord se sont montrés favorables à l'indépendance, tandis qu'au contraire, beaucoup de ceux du plateau central s'étaient ralliés franchement, dans les derniers temps, à la cause royale qu'ils ont bien servie. Il a fallu anéantir des villages par le fer et le feu pour décider ces montagnards à céder à la fortune [...]. Toutefois, il est probable qu'il ne sera pas trop difficile d'influencer ces hommes en sens contraire, à l'aide des curés, des alcades, des caciques, ressorts non brisés que le gouvernement peut tenir dans sa main [...]. C'est dans cette masse de sang indien que le Pérou trouve des bras pour son agriculture et les travaux si pénibles de ses mines. Les races de sang mêlé, fixées sur le littoral, suppléent le petit nombre de noirs qu'elles remplacent déjà et qu'elles remplaceront un jour complètement pour le travail du sucre et des autres cultures coloniales des vallées. Actuellement, il s'agit d'apprécier le degré d'avancement de cette société après les agitations de cette première période du siècle, qu'on pénètre dans l'intérieur de cet étonnant pays. On retrouvera l'Indien dans sa hutte, comme il y a vingt ans, taciturne et inoccupée en apparence. Mais aujourd'hui, il a des armes, il sait s'en servir, il a été guérilla ou soldat en ligne. Il a compris que de grands événements venaient de se passer et que son avenir y est lié. Il demeure dans l'attente ; tant de secousses l'ont tiré de son sommeil ; le moment est favorable pour l'entraîner vers la civilisation. »[26]

Le marin devenait philosophe lorsqu'il semblait suggérer que si les hommes s'étaient succédé au Pérou, l'âme du pays demeurait la même, éternelle :

> « Tel est ce pays où la civilisation espagnole a remplacé celle des Incas qui succédaient eux-mêmes à ces dominateurs inconnus dont les plateaux d'Oruro, les monuments comme indestructibles de Titihuanacu [Tiahuanaco] proclament l'existence depuis des siècles, et la proclameront encore peut-être, quand la civilisation européenne qui va commencer couvrira, à son tour de ses débris, les vallées du Pérou. »[27]

[25] Arch. nat., F/12/7161 : Alphonse de Moges. « Remarques sur quelques parties de l'Amérique du Sud. 1ère partie : Pérou ». Il convient de signaler que si ce rapport se trouve aujourd'hui dans les archives du ministère du Commerce, c'est parce que l'administration de la Marine avait considéré que les informations qu'il contenait étaient susceptibles de l'intéresser et lui communiqua donc copie de ce rapport comptant pas moins de 91 pages.

[26] *Ibid*.

[27] *Ibid*.

Il évoquait ensuite - avec un certain lyrisme - cette société variée et contrastée, et se déclarait optimiste pour ce peuple qui pouvait être très dynamique et inventif lorsque les circonstances lui étaient favorables. C'est pourquoi il pensait que le Pérou offrait de nombreuses opportunités pour le commerce et l'industrie, et pour les étrangers s'ils savaient s'adapter à la demande et aux habitudes locales. Moges détaillait alors les principaux secteurs de production et de consommation du pays. Il soulignait que le commerce français fournissait principalement des tissus, des vêtements, de la soie, des vins, des parfums, des articles de mode et de luxe. Ces produits pouvaient avoir du succès s'ils ne donnaient pas lieu à des fraudes et si les négociants français se donnaient la peine de comprendre ce qui plaisait à la clientèle américaine.

Ensuite, Moges détaillait les ports les plus confortables pour la navigation et où se faisaient les meilleures affaires :

> « La marche du commerce français dans ces mers est la suivante. Les bâtiments arrivent d'abord à Valparaiso où ils placent ce qu'ils trouvent à débiter. Il est rare qu'ils visitent Coquimbo et toute cette partie de la côte chilienne [...]. Les bâtiments se présentent ensuite à Arica, qui est le port du Haut-Pérou, puis se rendent à Quilca, le port d'Arequipa, de Cusco et de tout ce plateau central. Arequipa, grande et belle ville de trente mille âmes peut suffire au placement d'une cargaison assortie pour cette localité ou pour l'intérieur. S'il n'en est point ainsi, les bâtiments se rendent à Lima, grand foyer commercial ; quelques navires même remontent jusqu'à Trujillo, suivant l'activité et les liaisons des subrécargues dans le pays. Parfois, ils vont et viennent d'un port à l'autre, tandis que le temps fixé pour les rentrées de fonds s'écoule [...]. Aujourd'hui que le Haut-Pérou est libre, et que ses abondantes richesses métalliques vont être exploitées avec les capitaux et l'industrie des étrangers, le port d'Arica va reprendre une partie de l'importance qu'il n'avait plus depuis longtemps [...]. Au sud d'Arica est le petit port d'Iquique, l'un des affluents possibles du Haut-Pérou, et intéressant surtout par son rapprochement de la mine d'argent de Huantajaya, la troisième du Pérou [...]. Au nord d'Arica se trouvent la petite ville de Moquegua et de petits ports peu fréquentés tels que Ilo, Mollendo et autres, où l'on a rencontré, quelques fois, des chances heureuses [...]. Il existe également d'autres mauvais ports peu visités entre Truxillo et Lima. Pisco, au sud de cette capitale, avait cinq mille habitants et quelques richesses avant la dispersion des ateliers de noirs, lorsque le commerce des eaux de vie était plus en vigueur. Cette ville, d'ailleurs, est le port d'Ica, d'autres petites localités peu considérables, et aussi de Huamanga. Quelques Français spéculaient, dernièrement, sur le cabotage des eaux de vie de Pisco pour Lima, ainsi que sur les sucres de Cañete, des vallées d'Ocoña et de Camana au sud de Pisco [...]. Une autre condition de succès dans ces parages, c'est de se prêter à l'humeur de ces peuples généralement bons, faciles, confiants, mais nullement familiarisés avec l'exactitude mathématique de nos échéances de paiement. »[28]

[28] *Ibid*.

Ainsi, dans ce rapport le capitaine Moges communiquait à la fois des considérations sur le contexte global et des informations beaucoup plus pratiques visant à faciliter l'implantation du commerce français dans cette partie du monde. La présence française au Pérou était encore minime[29] : en 1825 Alphonse de Moges estimait à trois cents le nombre de citoyens français dans la capitale (essentiellement des artisans et des petits commerçants), plus quelques individus dispersés sur le territoire péruvien. Il restait beaucoup à faire pour développer cette présence et rapprocher les nations péruvienne et française. Pour cela il fallait peut-être d'abord avoir une meilleure connaissance de ces régions éloignées. La marine française joua également un rôle important dans ce domaine.

Le Pérou, un pays encore à découvrir

Outre son rôle de protecteur des intérêts économiques et diplomatiques nationaux, la Marine française avait parmi ses missions habituelles l'observation des éléments naturels (la mer, les vents, l'aspect des côtes) et la reconnaissance physique des terres abordées. Les commandants de navires avaient depuis le XVIII^{e} siècle obligation réglementaire de verser leurs journaux de navigation au dépôt du service hydrographique de la Marine (Chapuis 1999 : 183). Un grand nombre de ces journaux de bord (fig.1) et des carnets de navigation sont aujourd'hui conservés aux Archives nationales, dans le fonds du service hydrographique. Sur ces registres normés étaient notés quotidiennement les observations climatiques, les mesures de longitude et de latitude, l'aspect de la mer et des côtes entrevues, ainsi que les événements particuliers. Grâce à ces journaux, on peut avoir un petit aperçu de la vie quotidienne (ou plutôt de la routine) sur ces navires, au travers de ces relevés et observations notées quart après quart. Ainsi, a-t-on un peu l'impression de se trouver à bord d'un navire de la station navale approchant d'un port péruvien : le nom des navires aperçus y est mentionné (confortant ainsi les témoignages quant à la forte présence de navires anglais et nord-américains le long des côtes sud-américaines, même si sont parfois également rencontrés quelques navires de commerce français) ; les événements anecdotiques y sont notés. Lisons-en quelques exemples :

> « 8 août 1822 [à l'approche de Mollendo] : une embarcation a hélé la frégate disant qu'elle avait une lettre pour le commandant ; amené la yole n°2 pour aller reconnaître cette embarcation. C'était une pirogue appelée balsa, conduite par un seul homme qui nous a servi de pilote [...]. 10 août [au départ de Mollendo pour

[29] Sur une analyse globale de la présence française au Pérou et son évolution depuis l'indépendance, voir Riviale 2008.

rejoindre le Callao] : Le trois-mâts *Le Télégraphe* que nous devons escorter à la mer a appareillé en même temps que nous pendant toute la nuit, il est resté par notre bossoir de bâbord ; on y a mis un feu pour qu'il ne nous perde pas de vue [...]. 9 février 1823 : en hissant la bonnette le nommé Ramès (Michel), matelot, s'étant trouvé engagé dans la toile a été jeté à la mer. On a aussitôt jeté la bouée de sauvetage et amené les deux embarcations de côté, mais cet homme qui ne savait pas nager et qui outre cela était très lourdement vêtu, a coulé de suite, en sorte que tous les efforts que l'on a fait pour le sauver ont été inutiles […]. 11 mars 1823 : Nous nous sommes arrêtés et un bateau avec un officier a été envoyé à Mollendo. Il est revenu à bord avec nos trois déserteurs. »[30]

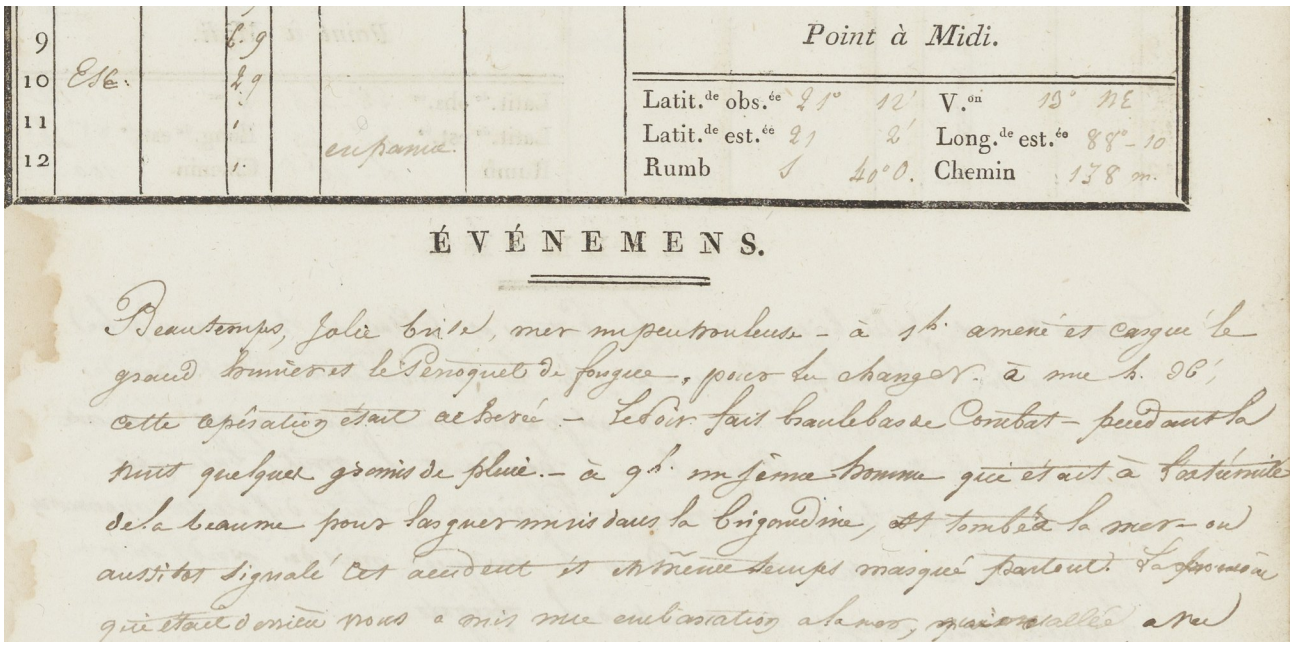

Fig.1 : Journal de bord de la frégate *La Clorinde*, 1822-1823. Archives nationales, 4JJ/186c

Comme nous l'avons suggéré, un aspect crucial de ces journaux correspond aux observations physiques et géographiques faites par les marins sur ces régions qui étaient alors encore très peu connues des savants européens. C'est pourquoi il était nécessaire de prendre chaque jour toute une série de mesures afin d'obtenir des données plus fiables, de corriger les anciennes informations et d'établir de nouvelles cartes. Ce fut notamment le cas du baron Mackau qui, à son son retour d'Amérique du Sud, apporta au Dépôt hydrographique les matériaux nécessaires pour dresser des cartes de plusieurs points de la côte sud du Pérou (Quilca, Ilo, Mollendo, Arica), publiées par ce même service dans les années qui suivirent[31]. C'était d'ailleurs l'une des principales missions qui lui avait

[30] Arch. nat., 4JJ/186c: journal nautique de *La Clorinde*, tenu par Lavaud (1822-1823).

[31] Ces cartes purent être dressés notamment grâce aux mesures et observations faites par l*es enseignes de vaisseau Lartigue et Flury. O*bservations qui servirent également à Joseph Lartigue (depuis, promu

été assignée. Les instructions qui lui furent remises avant son départ étaient très claires là-dessus : la plupart des points de la côte sud-américaine fréquentés par les navires de guerre ou de commerce étaient encore imprécisément situés sur les cartes disponibles. Il était donc instamment demandé au capitaine Mackau qu'il effectuât une suite de relevés des montres marines afin de déterminer la longitude de ces points, tout en prenant comme éléments de comparaison les localisations qui avaient été déterminées par le capitaine Malaspina au cours de son expédition maritime menée entre 1789 et 1794 (les localisations indiquées dans ces instructions étaient Concepcion, Valparaiso, Mejillones, Arica, Callao, Guyaquil, etc.)[32]. Parfois, les capitaines de navires de commerce contribuaient à ce travail scientifique. Il a déjà été fait mention plus haut de M. Dolley, capitaine de *L'Ernestine*, qui en 1824 avait été détenu temporairement dans la ville d'Arequipa avant d'être libéré. Néanmoins, en dépit de cet épisode il noua de bonnes relations avec les nouvelles autorités et put se sentir utile dans divers domaines :

> « Pendant mon séjour à Arequipa, j'en ai déterminé la position géographique qui est très fautive sur nos cartes [...]. Votre Excellence sait déjà sans doute par les rapports de MM. les commandants de la station navale de la mer du Sud, combien la baie de Quilca est mauvaise et même dangereuse. Lorsque le général Bolivar y passa en 1825, il jugea qu'on ne pourrait jamais y faire un établissement de quelque importance ; en effet les localités présentent des difficultés insurmontables [...]. On explora sans fruit les *caletas* de Trenta, Omillo, los Dos Niños, etc., enfin des rapports contradictoires mentionnèrent la baie d'Islay. Le préfet d'Arequipa m'invita à l'aller reconnaître et lui donner mon opinion sur la possibilité d'y former l'établissement projeté. Du 16 au 26 janvier de cette année, je reconnus cette rade et j'en levai le plan que j'ai l'honneur de remettre à votre Excellence avec le rapport que j'ai adressé au Préfet d'Aréquipa. »[33]

lieutenant de vaisseau) pour publier un petit recueil de notes et instructions intitulé *Description de la Côte Du Pérou, Entre 19 Et 16 20' de Latitude Sud, Et Renseignemens Sur La Navigation Des Côtes Occidentales d'Amérique, Depuis Le Cap Horn Jusqu'à Lima.* Paris, Imprimerie royale, 1827.

[32]Arch. nat., AP/156(I)/19 : « Note pour Monsieur le baron de Mackau » (sans date).

[33]Arch. nat., 3JJ/322 : lettre du capitaine Dolley au ministre de la Marine (1826). Il n'a pas été possible de retrouver cette carte, en revanche nous avons trouvé dans ce même fonds d'archives une autre carte de la côte sud du Pérou (avec mention des ports intermédiaires) que ce même capitaine Dolley avait dressée en 1822 lorsqu'il commandait *Le Télégraphe* (fig.2).

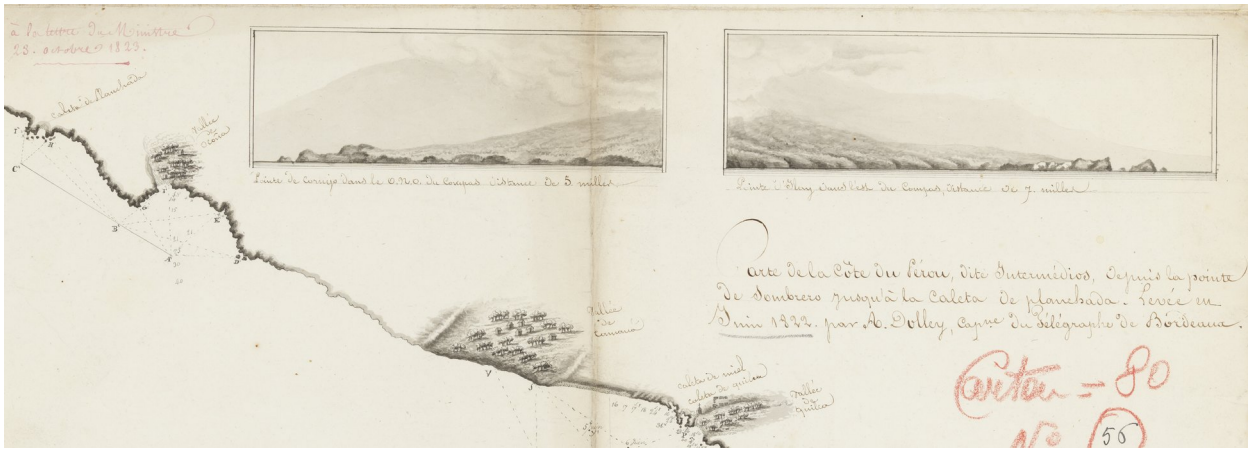

Fig.2 : "Carte de la côte du Pérou dite Intermedios..., levée en juin 1822 par A. Dolley, capitaine du *Télégraphe* de Bordeaux". Archives nationales, 3JJ/318

Ce même capitaine Dolley eut en outre l'occasion de seconder une mission très spéciale pour la station française : « *M. l'amiral de Rosamel m'a chargé d'acheter à Arequipa huit alpagas pour le Jardin du Roi et de les envoyer à Quilca pour être expédiés fin novembre* ». Malheureusement, les animaux achetés moururent avant d'atteindre la côte ; Dolley concluait cette partie de son rapport en disant que la route choisie pour ces animaux était trop pénible et qu'il serait plus pratique d'emmener un autre groupe d'alpagas à Arica ou à Tacna pour les embarquer ensuite à destination de la France.

Outre les navires de la station navale, la France pouvait parfois compter sur un autre type d'expédition : les missions d'explorations de circumnavigation. Depuis la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, la France avait envoyé plusieurs expéditions navales pour découvrir le globe, ce qui leur avait permis de révéler de nombreux points du monde jusqu'alors inconnus. Le 11 août 1822, la frégate *La Coquille*, commandée par le lieutenant Louis Duperrey, quittait le port de Toulon pour explorer principalement l'océan Pacifique. En février 1823, le navire atteignait le Pérou et visitait quelques points de la côte avant de poursuivre sa route à travers le grand océan. Si les publications faites au retour de cette très remarquable expédition (respectivement par Duperrey et par le naturaliste Lesson)[34] sont bien connues, les Archives nationales conservent en outre quatre autres récits inédits rédigés par des officiers de l'équipage (les enseignes de vaisseau Lottin, Desblois et Jacquinot et l'élève officier Blosseville), qui nous donnent une idée éclairante de ce qui a laissé un souvenir particulier à ces officiers. Les objectifs de cette expédition comportaient un versant scientifique particulièrement notable, dont les récits de ces officiers se font l'écho en évoquant leur

[34] Duperrey (1825-1828) et Lesson (1838-1839). Il convient toutefois de signaler que la partie historique du voyage publiée par Louis Duperrey n'inclut pas la partie péruvienne de cette expédition. Sur ce voyage autour du monde voir aussi Morgat (2005) et Riviale (1996).

travail d'observation. Par exemple, lorsqu'ils approchèrent de la côte du Pérou, des mesures de la température de l'eau furent prises de manière systématique, les amenant au constat suivant :

> « Nos observations se trouvèrent en contradiction avec une remarque de M. Humboldt qui dans une note de ses "Études de la nature"[35] explique la fraîcheur des côtes du Pérou par les courants d'eau froide qui remontent du Cap Horn jusqu'au Cap de Parinna au nord de Payta [...]. Nous n'avons pas trouvé comme lui que la chaleur de l'eau fut de 14° près de la côte, tandis qu'au large elle faisait monter le thermomètre à 21°. Jamais nous n'avons observé moins de 16°2, et quelquefois la plus grande chaleur de l'eau a été de 22° et de 24° »[36].

Ils firent également de nombreuses observations astronomiques :

> «Durant les cinq jours que nous restâmes sur la rade du Callao, du 27 février au 4 mars [...], nous mîmes à profit cette courte relâche en réglant nos montres et observant plusieurs séries de distances de la lune au soleil et aux étoiles. Nous obtînmes pour la longitude du fort de Callao 79° 34" 01' ouest, résultat qui diffère de 10 minutes avec la position indiquée sur les cartes de Malaspina. »[37]

C'est probablement grâce à une série d'observations avec une longue-vue, aux mesures effectuées et aux croquis faits à la main que les beaux dessins représentant le profil de la côte péruvienne conservés aux Archives nationales furent réalisés (fig.3). Ils profitèrent également de leurs promenades dans la capitale pour faire des observations géographiques, comme lorsqu'ils escaladèrent la colline de San Cristobal :

> « Du sommet on suit le cours de Rimac, sa couleur jaunâtre le fait presque confondre avec les routes, c'est un torrent rapide qui a peu de profondeur mais la largeur est considérable vers son embouchure où il embrasse des îlots de sable et des massifs de roseaux. En considérant la carte de Frézier, on voit que cette embouchure était alors plus près du Callao qu'elle ne l'est aujourd'hui. »[38]

[35] Jules de Blosseville se réfère ici probablement à l'ouvrage d'Alexandre de Humboldt intitulé *Tableaux de la nature ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux et sur les caractères*, publié à Paris en 1808. Le phénomène observé par le naturaliste prussien est pourtant bien réel, ce courant marin a d'ailleurs été baptisé « courant de Humboldt » pour rendre à rendre hommage à son découvreur.

[36] Arch. nat., 5JJ/82: journal de Blosseville à bord de *La Coquille*.

[37] *Ibid*.: journal de Jacquinot à bord de *La Coquille*.

[38] *Ibid*.: journal de Lottin. Il fait ici allusion à l'ingénieur Amédée François Frézier, dont le récit de voyage au Chili et au Pérou au début du XVIII[e] siècle fut longtemps une des rares référence bibliographiques disponibles en France sur ces régions. *Relation du voyage de la mer du Sud aux côtes du Chili, du Pérou et de Brésil, fait pendant les années 1712, 1713 & 1714.* Paris, chez Jean-Geoffroy Nyon, Étienne Ganneau et Jacques Quillau, 1716.

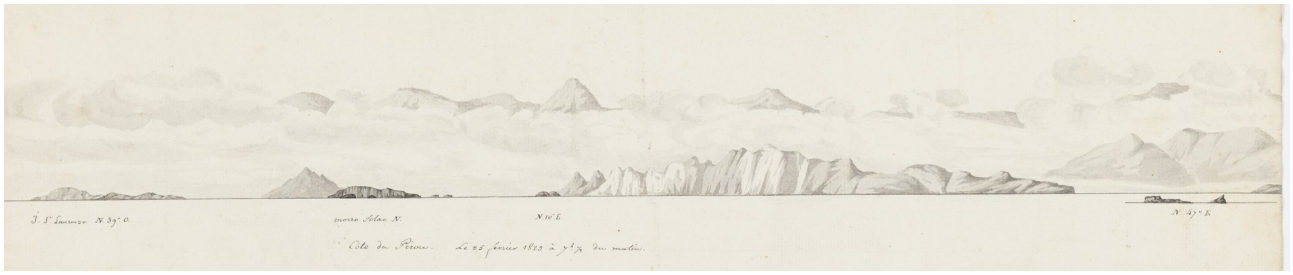

Fig.3 : "Vue des environs de Lima au sud". Profil côtier dessiné en 1822 lors du voyage de *La Coquille*. Archives nationales, 5JJ/83

Visiblement l'équipage apprécia énormément ses promenades à Lima. En petits groupes, ils prenaient la route de la capitale, malgré les risques encourus en ces temps agités :

> « Le capitaine [...] partit pour Lima. Plusieurs officiers s'y rendirent aussi et revinrent dans la soirée, mais ils s'arrangèrent à n'être pas de nuit sur la route, où l'on est souvent assassiné par les soldats de l'indépendance qui n'ayant pas de solde sont réduits à cet expédient pour subsister [...]. Plus de cent voitures de louage sont au Callao et ne font que ce voyage, la longueur du chemin n'est que de quatre petites lieues. »[39]

Leurs descriptions sont riches en détails sur l'ancienne capitale coloniale. Il est clair que ses visites étaient très rapides et parfois assez superficielles, mais divers aspects pittoresques de la ville et de ses environs retinrent leur attention :

> « On rencontre sur la route des troupeaux de quarante ou cinquante mules qui transportent à Lima la cargaison du bâtiment ; ici, comme à La Concepción, les chevaux ne sont pas ferrés. À une demi-lieue de Lima commence une belle avenue d'arbres qui conduit à la porte ci-devant royale [...] »[40] ;

> « Les dehors de la ville sont beaux parce que les murs et les fortifications, très faibles d'ailleurs, ont été rétablis dernièrement et offrent un coup d'œil uniforme et agréable ; elles ne peuvent guère servir qu'à empêcher d'entrer dans la ville par surprise. Sur la grande porte, on lit encore l'ancienne inscription à moitié effacée, elle se ferme tous les soirs et on lève le pont-levis. En entrant à Lima, on prend de cette fameuse capitale la plus mauvaise idée, mais à mesure qu'on atteint les quartiers plus riches, on s'accoutume à cette architecture uniforme commune à toute l'Amérique, on voit des maisons régulièrement bâties, des rues larges tirées au cordeau et à angles droits [...]. Habitant des maisons de boue, le Liménien a su leur donner un air d'élégance [...]. Les maisons des particuliers riches n'ont pas de fenêtres sur la rue, par une grande porte suivie d'une arcade, on entre dans une belle cour carrée autour de laquelle sont les différentes salles. Au fond on aperçoit le salon orné de grilles dorées et de peintures soignées qui couvrent les murailles.

[39] *Ibid*.: journal de Desblois.

[40] *Ibid*.: journal de Lottin.

> Mais ce qui frappe le plus l'étranger, ce sont les grandes peintures à fresque qui décorent chaque côté du portail d'entrée, elles représentent des dessins très différents, des sujets tirés de l'histoire sainte, de l'histoire ancienne, ou de la fable, de paysages, de généraux à cheval armés de toute pièce, des anciens chevaliers. Ces peintures, dans le genre italien, sont souvent grandeur naturelle et bien exécutées [...] »[41] ;

> « Les églises et les couvents sont en grand nombre, les clochers sont en cañasta, ce qui est fait avec art, de sorte qu'il faut en être averti. Sans cette manière de construire, les tremblements de terre causeraient de fréquents accidents. L'intérieur est très riche ; dans plusieurs, les colonnes du maître-autel sont recouvertes de feuilles d'argent ; les tabernacles sont en argent massif, les ornements d'or et d'argent y paraissent répandus avec profusion. Nous ne les avons pas vus dans leur splendeur, et plusieurs fois, le manque de numéraire a forcé d'envoyer une partie de ces richesses à l'Hôtel des monnaies ; dans plusieurs chapelles, on était occupé à remplacer par la dorure le métal enlevé récemment. Dans quelques églises les lustres destinés à ne paraître qu'aux jours de cérémonie, sont remplacés par des cages peuplées de jolis oiseaux. »[42]

Les coutumes des habitants de Lima attiraient également leur attention et semblaient parfois très choquantes aux yeux des officiers français :

> « La religion dans ce pays, est poussée à un point extraordinaire ; mais cela n'empêche pas les femmes de se conduire de la manière la plus indécente [...] »[43] ;

> « Si les mœurs sont relâchées à Lima, il faut s'en prendre celui qui inventa le costume des femmes, costume singulier, différent en tous points de ceux qu'on rencontre dans le reste du globe [...]. Il consiste en deux pièces principales, la *saya* et la *manta* [suit une longue description de ces éléments de l'habillement]. Le costume que je viens de décrire n'est pas adopté dans l'intérieur des maisons, mais dès qu'une dame sort pour aller à la promenade ou à l'église, pour faire des visites, elle se "tape", c'est-à-dire qu'elle se masque, on dit alors qu'elle est *tapada*, ce qui signifie en espagnol « couverte ». »[44]

Dans leur journal respectif presque tous les officiers évoquèrent soigneusement cette robe, qui permettait aux femmes de "flirter" avec des hommes rencontrés dans la rue. Pour illustrer la forte impression laissée par cette robe, Jules Lejeune, le dessinateur de l'équipage, nous a laissé une représentation d'une femme habillée de cette façon (Morgat 2005 : 100), sans doute l'un des premiers dessins sur ce thème réalisés par un

[41] *Ibid*.: journal de Blosseville.

[42] *Ibid*.: journal de Lottin.

[43] *Ibid*.: journal de Desblois.

[44] *Ibid*.: journal de Blosseville.

voyageur étranger au XIX[e] siècle - et l'on sait combien ce type d'image a eu du succès dans l'iconographie du Pérou au cours de ce siècle. Les récits rédigés par ces officiers ont été inspirés en grande partie par leurs observations personnelles, toutefois il est permis d'en douter dans certains cas. Dans son récit, l'un d'entre eux fait référence à une conversation très crue entre deux femmes de Lima qu'il prétendait avoir entendue ; on peut douter de la réalité de ce témoignage, dans la mesure où sa connaissance de la langue espagnole était probablement trop limitée pour qu'il ait pu réellement saisir tout le contenu de ce dialogue. Alors, comment ce type d'anecdote lui était-il parvenu ? On peut peut-être en avoir un indice par une précision que donne Blosseville dans son journal : « *Je dois tout l'agrément dont j'ai joui de mes deux voyages à Lima à la connaissance que nous fîmes de M. Rigloss, négociant de Buenos Aires chargé des intérêts de la division française* ». Cette personne avait guidé Blosseville (et peut-être les autres officiers ?) dans les rues de Lima et dans plusieurs maisons de la capitale. C'est probablement lui qui donna également à Blosseville l'occasion d'assister à une fête en famille et entre amis :

> « Invités à passer la soirée chez des dames de Lima, nous arrivâmes à la fin du jour dans une maison où nous trouvâmes trois dames et leur mère. Elles nous montrèrent d'abord qu'elles pouvaient être très agréables par leur conversation, et ce fut pour nous qu'un petit bal fut aussitôt arrangé, les domestiques formèrent l'orchestre et nous entrâmes en danse. Ne connaissant aucune figure et payant d'audace, si nous donnâmes une faible idée de nos talents, au moins nous réussîmes à amuser beaucoup nos danseuses étonnées de notre assurance. Les dames avaient fait un grand sacrifice pour nous, mais il ne dura pas longtemps, une table fut dressée et couverte d'argent et de cartes. Lorsque le fameux jeu de *monte* fut commencé et accompagné d'une symphonie infernale, chacun devint muet, mais nous pûmes remarquer principalement l'avidité des dames, et dans des demoiselles que nous avions trouvées charmantes nous ne vîmes plus que des joueuses de profession, chacune d'elle avait son petit trésor dont l'augmentation ou la diminution se lisait dans leurs yeux. On jouait gros jeu et nous vîmes des enfants de dix ans jouer avec des personnes de cinquante. Nous reconnûmes par nous-mêmes ce qu'on nous avait déjà dit, que le jeu était l'unique amusement, que c'était la passion des femmes, risquant tout leur argent et finissant par mettre en jeu tous les bijoux qu'elles portaient. »[45]

Lorsque la frégate *La Coquille* visita la côte nord du Pérou, à Paita et Colan, son équipage eut l'occasion de voir un aspect très différent du pays, avec d'autres types de populations et d'autres coutumes, tout aussi surprenantes. Les femmes, en particulier, semblent avoir exercé sur eux une indéniable fascination à différents points de vue :

> « Sans vouloir faire ici l'éloge des femmes qui composent la bonne société, il est vrai cependant de dire que ce chétif village en possède quelques-unes qui à un esprit vif et des réparties heureuses joignent une mise qui ne serait déplacée nulle

[45] *Ibid*.: journal de Blosseville.

> part. M'abstenant de parler de leurs mœurs, qui peut-être sont faciles et se ressentent de l'influence du climat, je me contenterai de dire qu'elles ont un genre d'éducation qu'ion ne s'attend certainement pas à rencontrer dans un pays aussi isolé. Elles ont néanmoins une habitude très choquante, celle de fumer presque continuellement. Différentes des Françaises, qui ont ont coutume de mettre des fleurs sur leur sein, elles y placent un porte-cigare qui est ordinairement en paille artistement travaillée. »[46]

Cet intérêt pour les habitants du Pérou pouvait parfois prendre une forme encore plus anthropologique[47], comme le montrent, par exemple, leurs observations raciales :

> « La population de Payta est d'environ 12 000 âmes, et est entièrement composée de nègres et de gens de couleur qui pour la plupart sont aussi blancs que des Européens. On ne compte pas dans toute la ville vingt personnes qui soient nées en Europe. A deux lieues environ dans le nord de Payta est le village indien de Colan, habité seulement par des naturels du pays, qui tous tiennent à ne s'unir qu'entre eux. Ils habitent de petites maisons de bambou fort propres, qui sont divisées en deux ou trois appartements, et y vivent de légumes et de viande fumée. La stature de ces hommes est en général moyenne, leur teint cuivré et leur figure ouverte [...]. Nous eûmes occasion de faire connaissance avec le père Macharé, *alcalde* de Colan et descendant des anciens Péruviens ; nous fûmes plusieurs fois lui rendre visite [...] »[48] ;

Tous les officiers paraissent d'ailleurs avoir été fortement impressionnés par cette personnalité locale, comme en atteste leurs récits respectifs :

> « Quoique paraissant ne jouir que d'un sort médiocrement heureux, ces Indiens exercent néanmoins l'hospitalité d'une manière franche et généreuse. Nous conserverons longtemps la mémoire de l'un d'eux nommé Macharé, homme respectable par son âge et ses vertus, remplissant alors les fonctions d'alacade : nous n'oublierons jamais l'accueil affable et désintéressé que nous reçûmes chez lui [...] »[49] ;

> « Déjà plusieurs officiers [de *La Coquille*] avaient été parfaitement reçus chez lui, lorsque nous fîmes la partie d'aller à Colan ; en arrivant, nous trouvâmes un petit déjeuner qu'on nous offrit et le père Macharé lut très promptement une lettre que

[46] *Ibid*.: journal de Jacquinot. Cette fascination exercée sur les voyageurs par les jeunes femmes de la côte nord du Pérou est assez récurrente dans les récits de voyages publiés au XIX^{e} siècle (Riviale 1991).

[47] Les recommandations auprès des voyageurs concernant l'observation des caractères physiques des populations rencontrées étaient très marquées au Muséum national d'Histoire naturelle. René-Primevère Lesson, le naturaliste de l'expédition, publia d'ailleurs un texte intitulé *Mémoire sur les races humaines répandues dans l'Océanie, la Malaisie et l'Australie*, conjointement à un premier récit de l'expédition (Lesson 1829).

[48] *Op.cit.* : journal de Desblois.

[49] *Ibid*.: journal de Jacquinot.

nous lui remîmes de la part du capitaine qui ne pouvant pas aller le voir, l'invitait à venir à bord. Jamais il n'avait été à bord d'un bâtiment, mais la frayeur que cette première idée lui causa se dissipa bientôt et il écrivit lui-même la réponse qui était fort bien tournée […]. Le lendemain, Macharé vint à bord avec ses fils, ils déjeunèrent avec le capitaine, on fit leur portrait (fig.4) et ils reçurent des cadeaux qui leur seront utiles »[50].

Fig.4 : « indigènes du Pérou », Louis Duperrey, *Voyage autour du monde…*, pl.5. Gravure par Ambroise Tardieu d'après un dessin de Lejeune

[50] *Ibid*.: journal de Blosseville. Ce portrait servit de modèle pour une lithographie publiée dans le récit officiel du voyage par Duperrey; elle inspira aussi une gravure insérée dans le récit publié par Lesson. Le dessin original exécuté par Lejeune apparaît dans Morgat 2005.

Ces différents récits montrent à quel point tous les officiers à bord furent émus par la simplicité et la gentillesse des habitants de Colan, contrastant ainsi assez fortement avec leur appréciation des populations créoles et noires de l'environnement urbain du Callao ou de Lima, pour lesquelles ils montrèrent généralement nettement moins de considération. Il convient de remarquer qu'à travers ces notes de voyage ces populations indiennes de la côte étaient, d'une certaine manière, assimilées aux "indigènes" (pour ne pas dire aux "bons sauvages") que l'équipage de *La Coquille* rencontra par la suite dans les îles du Pacifique :

> « Les coutumes des indigènes de Colan sont très influencées par leur proximité avec le milieu naturel »[51] ; « Voilà peut-être ce qu'ils doivent à la simplicité de mœurs qu'ils ont conservées, ils communiquent rarement avec les étrangers, et c'est en leur portant de vrais objets de traite, tels que des colliers, des couteaux, des images, qu'on est sûr de leur faire le plus grand plaisir »[52].

Conclusion

Les relations commerciales entre la France et le Pérou commencèrent véritablement avec la déclaration de l'indépendance de ce dernier en 1821. C'était d'abord pour protéger leurs navires de commerce et les marchands français établis dans ces régions que le gouvernement du roi Charles X envoya quelques éléments de sa flotte de guerre croiser le long des côtes pacifiques de l'Amérique du Sud, afin intervenir si nécessaire. Cette décision correspondait également à des objectifs géopolitiques : si officiellement la monarchie française restait fidèle à la couronne d'Espagne, il apparaissait clairement, d'après les rapports reçus, que le maintien de la métropole espagnole était une cause perdue, et qu'il convenait d'être présent pour faire face à la concurrence anglo-saxonne. Cependant, en l'absence de relations diplomatiques entre le gouvernement français et les autorités indépendantes péruviennes, la position des officiers de la station navale française se révéla vite inconfortable pour l'accomplissement de leurs missions de protection des intérêts nationaux. Malgré cette position ambiguë, certains officiers établirent, à un niveau plus informel, de bons contacts avec les Péruviens, comme on peut le constater au travers des rapports et récits du capitaine Dolley, du baron de Mackau ou de l'équipage de la frégate *La Coquille*. Les rapports remis à l'administration navale - et communiqués par la suite à d'autres

[51] Lesson 1838-1839 : 199.

[52] *Op.cit.* : journal de Blosseville.

administrations - donnaient une image très positive du potentiel économique du Pérou, ce qui contribua certainement à convaincre le gouvernement français de la nécessité d'établir des relations diplomatiques officielles. La présence quasi permanente de la Marine française près de ses côtes initia également une nouvelle ère de découverte scientifique du Pérou. Les institutions académiques et scientifiques avaient besoin de données fiables (ou "positives", comme on dira quelques années plus tard) pour leurs études sur la physique du globe, l'histoire naturelle ou l'anthropologie. Les officiers de marine jouèrent un rôle de premier plan dans l'observation hydrographique et géographique, ainsi que dans la collecte de spécimens zoologiques, botaniques ou anthropologiques (Riviale 1996). Enfin, ces marins, premiers observateurs et pionniers d'une sorte de « prototourisme », contribuèrent à la construction de stéréotypes "pittoresques" dans la perception du Pérou et des Péruviens par le vieux monde.

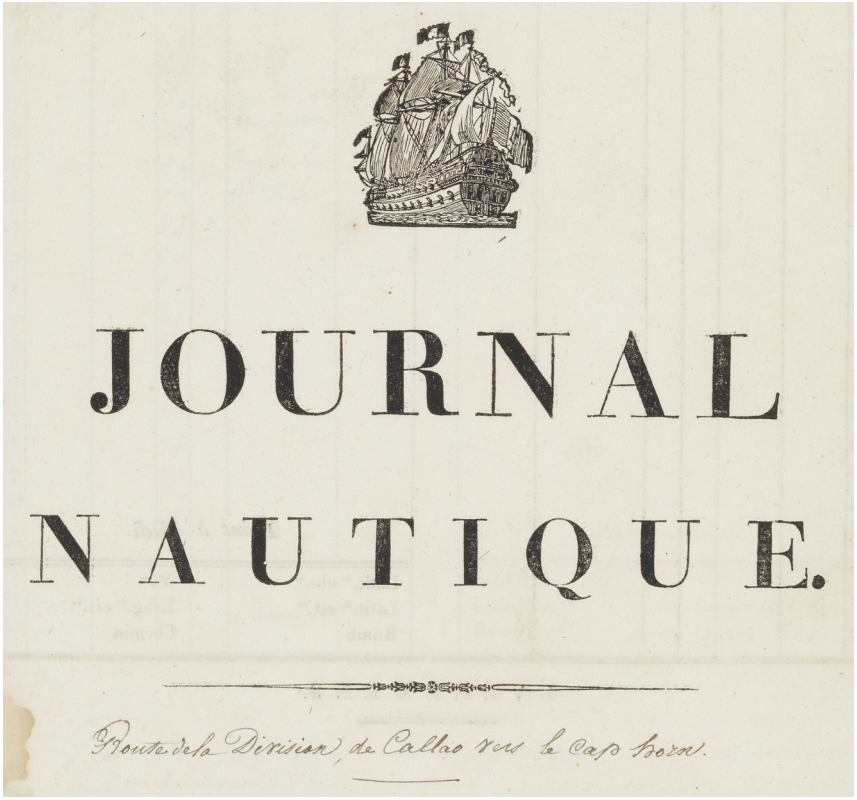

Fig.5 : Journal de bord de la frégate *La Clorinde*, 1822-1823. Archives nationales, 4JJ/186c

Références

Chapuis, Olivier. *A la mer comme au ciel. Beautemps-Beaupré et la naissance de l'hydrographie moderne (1700-1850).* Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1999.

Duperrey, Louis. *Voyage autour du monde exécuté par ordre du Roi sur la corvette de Sa Majesté "la Coquille", pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825*. Paris, A. Bertrand, 1825-1828.

Faivre, Jean-Paul. *L'expansion française dans le Pacifique*. Paris, Nouvelles éditions latines, 1953.

Jezequel, Charles-Albert. *Les Premiers contacts de la France avec le Chili et le Pérou: 1817-1822*. Université Paris X-Nanterre, Centre de recherches de linguistique et de sciences humaines, 1974.

Lesson, René Primevère. *Voyage médical autour du monde, exécuté sur la corvette du Roi "la Coquille", commandée par M. L.-I. Duperrey, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825 ...suivi d'un Mémoire sur les races humaines répandues dans l'Océanie, la Malaisie et l'Australie.* Paris, Roret, Libraire, Rue Hautefeuille, 1829.

Lesson, René-Primevère. *Voyage autour du monde, entrepris par ordre du gouvernement sur la corvette "la Coquille"*. Paris, P. Pourrat frères, 1838-1839.

Morgat, Alain. *Le tour du monde de "La Coquille", 1822-1825*. Paris, Service historique de la Défense, Éditions du Gerfaut, 2005.

Novak Talavera, Fabián. *Las relaciones entre el Perú y Francia (1827-2004)*. Lima, Pontificia Universidad Católica del Perú, Instituto de Estudios Internacionales, 2005.

Riviale, Pascal. *Un siècle d'archéologie (1821-1914)*. Paris, L'Harmattan, 1996.

Riviale, Pascal. *Una historia de la presencia francesa en el Perú, de las Luces a los años locos*. Lima, Instituto Francés de Estudios Andinos, Instituto de Estudios Peruanos, Fondo editorial del Congreso de la República, 2008.

Riviale, Pascal. « Amédée Chaumette des Fossés, primer cónsul general de Francia en el Perú », en Natalia Majluf (dir.), *La creación del costumbrismo. Las acuarelas de la donación Juan Carlos Verme*. Lima, MALI, Instituto Francés de Estudios Andinos,, 2016, pp.36-45.

Tauzin-Castellanos, Isabelle. « De emigrado a rebelde: José Canterac, un miltar indeseable en busca de la identidad perdidad », en Isabelle Tauzin-Castellanos (comp.), *Representaciones internas y miradas externas sobre el Perú y la América andina, del Virreinato al Novecientos*. Lima,Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Presses universitaires de Bordeaux, 2019, pp.121-149.